

# Quelques types d'ouvriers forestiers

par Harry Bernard

Le barrage Giraldo, sur la rivière Vermillon, est à 80 milles environ du Saint-Maurice, en allant vers l'ouest. Au-delà c'est la sauvagerie. Non pas la forêt vierge, telle que la connaissent les peaux-rouges du nord, mais des solitudes de sol pauvre et l'eau, rarement fréquentées. Sur une pointe hérissée d'épines, la cabane d'un fervent de la nature, dont la porte n'est pas cadenassée. A vingt pas, les restes d'un campement indien: les piquets d'une tente, la cendre du feu, deux têtes de renards qui révèlent le menu du dernier repas. Accrochées à un arbre, des raquettes fatiguées, et plus loin, abandonnées dans les herbes, les planchettes sur lesquelles séchent des peaux de rats musqués. Les Têtes-de-Boule ne portent pas un bagage qu'ils jugent inutile.

La région ne s'atteint qu'en canot, ou par avion. Elle se trouve immédiatement au nord de cette mer intérieure que forme le barrage du Taurau, sur la rivière Mattawin, à quelque vingt-cinq milles de distance, à vol d'oiseau. Sous l'angle pêche, nous sommes dans le royaume du brochet du nord, ce **Northern Pike** que les novices prennent pour du maskinongé, et qui pèse jusqu'à trente livres. Dans certains lacs, il vit avec la truite grise; dans d'autres, en compagnie du doré. Mais il se tient dans des eaux différentes.

Notre première nuit de campement, l'an dernier, se passa sur le lac Cantin, ou Calin. Le pays est resté giboyeux. On voit ça et là des pistes d'orignaux, d'ours, d'animaux plus petits. Depuis une couple d'années, les loups sont remarquablement nombreux. Peu après souper, notre valiselle lavée, le guide Edouard Lemieux s'avisa d'appeler l'orignal, se pinçant le nez entre deux doigts pour émettre un son rauque et plaintif, dont il n'attendait pas de résultats. A sa surprise, un mâle de deux ans parut bientôt dans une anse, à cinquante pieds de notre tente. Il disparut peu après, nous ayant vus ou sentis.

Nous ne trouvâmes des humains

qu'à l'extrémité du grand lac Mondonuc, après trois jours. Deux gardiens y sont stationnés, avec des chiens de traîne enchaînés près de leurs niches. Si ces bêtes étaient libres, elle passeraient leur temps



Au poste du lac Brown, au nord de la rivière Mattawin, un groupe de bûcherons entourent le cuisinier, à la porte de sa cuisine.

à poursuivre les porc-épics et reviendraient piteuses à leurs maîtres, la gueule et le mineau garnis de dards.

Si les hommes travaillent ensemble, ils possèdent chacun leurs quartiers. Ils ne mangent même pas à une table commune. Ils ont chacun leur poêle, leurs ustensiles de cuisine, leur téléphone, leur appareil récepteur de radio. Cela étonne d'abord, mais s'explique. Ces travailleurs ont assez de vivre loin de la civilisation, avec un minimum de confort, sans que l'un soit obligé de se plier aux caprices de l'autre, d'endurer chez son compagnon des habitudes qui ne lui plaisent pas, ou des manies. Comme l'un d'eux disait, on s'accorde mieux quand on n'a pas d'occasions de se quereller. Il ajoutait:

— Pensez-vous que ce serait endurable, si un homme propre, particulier, devait rester avec un négligent, un traîneux, ou un associé qui ne se lave pas; si un homme qui veut lire, ou dormir, ou qu'horripilait les barvardages de la radio, était forcé d'écouter malgré lui l'appareil du voisin; si un homme qui n'aime pas à manger gras, ou lourd, avait à se bourrer de lard et de bacon, de fèves ou de crêpes, parce que son copain comprend ainsi la cuisine? Chacun fait son affaire chez soi et tout le monde est content.

— Pourquoi les chiens?

— Pour le cas où l'un de nous se

blesserait gravement, ou tombait malade, et qu'il faudrait le chercher parmi le monde. Avec des chiens, on peut transporter un compagnon. C'est pas facile, plus facile que pour un homme seul. Le moindre voyage veut du canot, des portages, les repas préparer, et le reste.

— Cela vous est arrivé?

Cela ne m'est pas arrivé. peut arriver...

Au barrage du lac Chateau les deux gardiens vivaient étonnamment séparés, l'un d'un côté du lac, l'autre, sur la rive opposée. Le premier était marié à une Indienne et le lavage d'une semaine se faisait devant sa porte. Le second demeurait seul avec ses chiens et un épagneul malou gris-bleu, qui dormait sur une chaise à notre arrivée et se sauva par la fenêtre.

Il y a dans le bois une humeur variée, qui a son travail, ses moeurs, son langage particulier, expressif et pittoresque. Ce sont d'abord les ouvriers de l'exploitation forestière.



Chez les draveurs du cricque Cahouassa, le cuisinier dans son royaume: vaste tente dressée en plein air, où il vit avec ses aides.

hommes préposés à la coupe, à la drave, à la construction de routes et barrages, à l'entretien du téléphone, aux approvements (de l'équipement: **improvements**) — soit le nettoyage des passes et des criques, des bordages, pour permettre le libre passage de la pitoune se rendant vers les papeteries. Ces équipes sont attachés aux postes et travaux, on a des camps isolés, à cinquante ou dix milles des postes, où ils sont ravitaillés régulièrement. Il y a encore les gardes forestiers, appelés gardes-feu, les ingénieurs forestiers et les marcheurs (**walkers**), les surveillants ou colleurs (**scalers**), les

gerons, les menuisiers et les mécaniciens, les comptables des bureaux et leurs aides, les commis des magasins, les cuisiniers, rois et maîtres dans leurs coins respectifs. Il y a les médecins, les inspecteurs sanitaires, qui s'occupent des premiers soins à donner aux accidentés.

On rencontre de temps à autre un garde-chasse en uniforme, qui vous demande votre permis de circuler, s'enquiert de vos allées et venues. L'automne, et une bonne partie de l'hiver, il y a ça et là les trappeurs, plus seuls que des moines en cellule, qui piègent les animaux à fourrure. Il est aussi quelque originaux qui passent leur existence en forêt, des veufs ou de vieux garçons qui ne travaillent pas, se nourrissent de poisson et de gibier, gagnent un peu d'argent en servant de guides aux touristes, amateurs de chasse ou de pêche. Ces paresseux ne sont pas nombreux, car les compagnies forestières font l'impossible pour les chasser de leurs limites. C'est pour les empêcher de s'y installer, entre autres raisons, qu'elles brûlent en hiver les constructions dont elles n'ont plus besoin. Elles voient en eux des risques constants d'incendie, des voleurs en puissance, à coup sûr des braconniers qui ne respectent ni droits ni lois.

Les bûcherons sont de deux catégories: les cultivateurs qui montent dans le bois pour gagner un millier de dollars en une saison, et les professionnels de la sciote, parmi lesquels les *jumpers*, qui ne sont jamais contents de leur sort et voyagent incessamment, d'un camp à un autre. Ces derniers disparaissent vers la Toussaint, à l'arrivée des autres, les meilleurs ouvriers des chantiers et les plus stables.

De façon générale, les hommes des bois sont honnêtes, consciencieux, serviables. La plupart ne sont pas des colosses, comme on est porté à le croire, mais des jeunes gens râblés et musclés, dont l'âge varie de seize à vingt-cinq ans. Ils ne sont pas aussi rustauds et mal élevés que le laissent croire certains romans, ou les articles de journalistes mal informés. Pris de boisson, ils peuvent avoir toutes les audaces, mais ils ont peu d'occasions de boire en forêt. Les bouteilles qu'ils apportent ne durent pas longtemps, et d'ailleurs un grand nombre refusent de prendre un coup, s'il leur est offert.

S'ils sont honnêtes, ils ont leur conception du bien et du tien. Je me rappelle certain séjour sur un

lac, à une vingtaine de milles du Chapeau de Paille. Deux draveurs étaient tentés près de notre camp, qui avaient la surveillance d'un secteur de la rivière Vermillon, pendant la descente des billes. Ils mangeaient souvent avec mon compagnon et moi, parfois avant, parfois après. En notre absence, ils se servaient à même nos provisions, sans paraître se soucier qu'il nous en restât ou non. Un contremaître m'expliqua:

— Vous pouvez leur faire confiance; ils ne vous voleraient ni un engin de pêche, ni un outil, ni de l'argent que vous laisseriez traîner. Quant aux articles de consommation, c'est une autre affaire. Ils comprennent qu'ils sont là pour consommation, et ils consomment. Qu'il s'agisse de confitures ou de marmelades, de cigarettes, d'essence à briquet ou d'huile de pied-de-bœuf pour graisser les boîtes, ils s'en emparent sans cérémonies, en votre présence ou non. D'ailleurs, ce qui leur appartient est également à la disposition de la communauté. Servez-vous chez eux comme ils se servent chez vous et personne ne dira rien.

\* \* \*

Les cultivateurs-bûcherons et leurs fils sont travailleurs, économes, prudents. Ils ne gaspillent pas leur gain. Ils ne le touchent qu'au départ pour les paroisses d'en bas, et quittent le bois avec une petite fortune en poche, qui permettra aux jeunes de s'établir sur une terre, aux autres de construire des bâtiments ou de se débarrasser d'une hypothèque. S'il fut un temps où les *bûcheux* étaient mal payés, ce temps n'est plus. Un homme qui s'y connaît, et ne craint pas l'ouvrage, peut gagner jusqu'à \$18 par jour, à tant la corde de pitoune de 39 pouces. La moyenne est cependant plus basse, de dix à douze dollars, rarement quinze. Car il faut compter avec la pluie qui retarde ou interdit le travail, les difficultés du terrain, les congès qu'on s'accorde, d'autres raisons.

Parmi les bûcherons professionnels, les draveurs et les autres, qui passent leur vie en forêt, il est toutes sortes de gens, dont une bonne proportion de buveurs. Ils travaillent dur, se font la palette, comme ils disent, partent avec quatre ou cinq cents dollars pour s'installer dans un hôtel louche de La Tuque, Grand'Mère ou Trois-Rivières, et se

## "Avec les produits WOODS, vous êtes bien équipé!"

disent les campeurs depuis 2 générations



LES sacs de couchage WOODS, employés aux pôles Nord et Sud... les tentes et les articles de campement WOODS dans les montagnes les plus sauvages, la jungle la plus épaisse et les déserts les plus arides... les sacs d'alpinisme WOODS, acceptés comme pièces d'équipement officielles pour l'équipe Olympique du Canada en 1948! C'est là le record des produits WOODS depuis plus de 35 ans et c'est ce qui leur a valu la confiance inébranlable des sportifs de partout.

WOODS MANUFACTURING COMPANY, LIMITED,  
Ottawa, Montréal, Winnipeg, Ogdensburg, N.-Y.



La production Woods comprend entre autres:

- Sacs de couchage 3-Star et 2-Star
- Tentes et bâches
- Sacs de tourisme, d'alpinisme, etc.
- Vêtements Arctics
- Vêtements marques "Rough Rider" et "Goose"
- Sacs de golf
- Sacs de coton et de jute

mettent à sec dans une hamboche de quinze jours. Ils voyagent en taxi, s'enivrent de champagne aussi bien que de whisky blanc, donnent des pourboires de cinq dollars, habillent les femmes qu'ils se payent et reviennent eux-mêmes presque nus, ayant vendu leurs meilleurs vêtements pour boire davantage. Ils méprisent l'argent, qu'ils gagnent rapidement. Un grand nombre sont des célibataires endurcis, qui n'ont d'autre souci que de s'amuser, entre deux périodes de travail.

Un jour, dans un camp de drave où étaient réunis une dizaine d'hommes, nous parlions de chose et d'autre et l'un de nous exposa un projet qu'il caressait de loin, mais au sujet duquel il hésitait, à cause d'un coût possible de \$500.

— Cinq cents piastres, dit le cuisinier, c'est rien! Ici, j'gagne ça en deux mois, sans sortir.

Et c'était vrai. Il touchait \$250 par mois, dont il ne dépensait rien. Aussi longtemps qu'il vivait dans le bois, il était logé, nourri et ne pouvait se séparer de son argent.

Nous avions dans notre auto une douzaine de bière et deux quarante-onces de rye. En arrivant au



Un chien de traîne, attaché auprès de ses quartiers d'hiver.

camp, nous offrimes une tournée, mais personne n'accepta un verre.

— Dans l'bois, dit l'un des hommes, on boit pas.

— Et quand vous êtes en bas ?

— En bas, on boit en sacrifice, mais pas dans l'bois.

Alors un autre, qui avait le nez large et rouge, strié de violet, offrit cette explication:

— Nous autres, voyez-vous, on boit pour se soûler. On boit pas pour le plaisir de boire. Si on peut pas s'soûler, ça sert à rien d'gaspiller d'la bonne boisson. Vous me donne-

riez votre bière, vos bouteilles de de fort avec, et j'me mettrais pas chaud. C'est pourquoi j'bois pas dans l'bois.

Nous couchâmes avec le contre-maitre, dans son camp particulier, où il disposait de deux lits pour la visite. Un homme de soixante ans près, célibataire comme ses subalternes, qui jetait comme eux son argent par les fenêtres, dès qu'il mettait le pied dans une ville.

— Si j'avais mis de côté l'argent que j'ai bu, j'pourrais vivre en rentier jusqu'à la fin d'mes jours, même que j'vivrais jusqu'à cent ans.

— Vous ne regrettez pas les folles dépenses ?

Je r'grette rien, j'peux pas r'gretter, j'ai eu du fun pour . . .

— Si c'était à recommencer ?

— Je r'commencerais.

— Et ça coûte quoi, quand vous descendez une brosse à votre goût ?

— Ça dépend . . . Quand on est raisonnable, et qu'on fait pas d'folies, ça peut coûter \$50 par jour. Naturellement, on paye la traite aux amis, mais ça coûte à peu près ça, cinquante piastres par jour.

A dire vrai, c'était pour rien.

\* \* \*

Chez les préposés au flottage, il y a une espèce d'arrière-garde, hommes d'expérience, stationnés à certains points stratégiques, comme mes amis qui ne buvaient pas dans le bois, et ce qu'on peut appeler les troupes de choc: jeunes gens dans la force de l'âge qui suivent les billes sur une distance de deux cents milles ou plus, les aident à prendre le fil de l'eau, les poussent de leurs gaffes dans les criques, font sauter à la dynamite les embâcles qui se forment dans les courbes, pour les abandonner finalement au courant rapide du Saint-Maurice. Ils accomplissent le gros de leur tâche dans de pesantes barges de drave poussées par des moteurs portatifs, ou à force de bras, avec des rames si lourdes qu'un homme n'en peut manier qu'une.

Quand se présentent des rapides que les embarcations ne peuvent négocier, les hommes les amènent sur la rive et les portent, littéralement. On y a entassé le poêle du cuisinier et son outillage, les vivres, les tentes du campement, le bagage individuel des travailleurs.

— Avec vingt ou cinquante hommes, me disait un patron, faut qu'ça lève et qu'ça marche . . .

Je vis un soir, au soleil couchant, débarquer une équipe de draveurs.

Le premier à terre plantait un quel à la hache, un autre y attachait le bateau, puis c'était la rive vers les tables où le souper attendait. Nous étions à la mi-août, les hommes accompagnaient la drave depuis le mois d'avril. La plupart étaient des garçons dans la vingtaine, rasés de frais, mais ils avaient laissé pousser leurs cheveux, maintenus en place par des lanières de cuir ou des mouchoirs de couleur qui faisaient l'effet de rubans. Avec leurs visages jeunes et leurs boucles ondulées, retombant sur la nuque, on les eût pris pour des filles. Ils s'amusaient de cette ressemblance, y mettaient même une sorte de coquetterie.

J'avisai parmi eux un vieillard, crâne dénudé, qui portait une barbe grise de quatre mois et tenait une pipe éteinte entre deux lèvres jaunies.

— Pas trop fatigué, le père ?

— Pas plus resté qu'les autres. On est encore capable . . .

Il paraissait rire dans sa barbe, c'était le cas de le dire.

Le contre-maitre avait entendu et il me confia:

— Il se moque de vous, il n'a que trente ans. N'essayez jamais de le suivre dans les portages, avec un paqueton de cinquante livres sur le dos. C'est moi qui vous l'dis. Sa vieille farce a pris encore un fois, et il va raconter ça à tout le monde.

Harry Bernard



Tout pour la pêche au lancer léger

Moulinets à tambour fixe, cannes extra-légères, monofilament de nylon depuis 1 lb. jusqu'à 16 lbs. . . . et des conseils d'experts qui guideront votre choix.

